

1927

—

X

VUE D'ENSEMBLE SUR LE MAROC

Malgré le grand nombre d'ouvrages qui ont été écrits sur le Maroc, ou peut être à cause même de cette nombreuse littérature, il est assez difficile de s'en faire en arrivant une idée d'ensemble qui soit à la fois générale et précise, sans se perdre d'une part dans trop de détails et sans négliger d'autre part ce qu'il est indispensable de connaître.

Je voudrais essayer de faire avec vous une espèce de synthèse de l'histoire du Maroc, sans bien entendu refaire toute cette histoire, ce qui nous entraînerait trop loin et nous écarterait d'ailleurs de notre but. Il s'agirait pour moi de prendre le Maroc aussi loin qu'on peut le retrouver et de le suivre à travers les siècles dans ses grandes lignes pour le retrouver tel qu'il se présente à nous ou plutôt, dans la mesure du possible, tel qu'il est réellement aujourd'hui, en dehors de toutes les fictions et de tout l'arbitraire du convenu.

L'étude des choses marocaines présente cette difficulté fondamentale que ses éléments sont en eux-mêmes imprécis et confus et que l'on risque toujours en voulant les exprimer clairement

de donner une impression de netteté qui n'est pas conforme à la vérité. En un mot il s'agit d'exprimer clairement des choses confuses en évitant à la fois la confusion dans l'exposition et trop de précisions dans les faits.

Il faut bien reconnaître que pour éviter les difficultés de cette présentation on s'est contenté souvent d'exposer sans critique un Maroc de convention, de telle sorte que l'histoire marocaine donne l'impression de l'histoire d'un pays véritablement constitué, où les dynasties se succèdent évidemment dans un certain désordre, mais où elles semblent cependant jouer le principal rôle alors qu'en réalité les tribus dont la soumission à ces dynasties successives était loin d'être complète et uniforme, ont peut être joué dans l'histoire du Maroc un rôle plus important encore. Sans doute il serait impossible avec la documentation dont on dispose de faire l'histoire de toutes les tribus du Maroc ; l'essayer même serait d'ailleurs tout à fait hors de proportion avec le cadre d'une simple conférence ; il faudra donc se contenter de se rendre compte de leur existence et du rôle considérable qu'elles ont joué dans l'histoire du pays. Lorsque les études méthodiques qui ont été entreprises se seront généralisées et auront permis de reconstituer, si ce n'est les origines anciennes des tribus, ce qui ne sera pas toujours possible, au moins leur organisation actuelle, leurs alliances, les luttes de leurs chefs ou de leurs chefs et leur situation exacte vis-à-vis du gouvernement central, il apparaîtra certainement un autre Maroc que celui que l'on a pris l'habitude de considérer comme le Maroc traditionnel et on se rendra compte que cette tradition n'est elle-même que conventionnelle.

Il est d'ailleurs tout naturel que nous ne devions plus considérer aujourd'hui le Maroc de la même façon, maintenant que nous sommes dedans, que lorsque nous tournions autour.

Aujourd'hui comme alors, le Maroc est un État musulman et cette définition générale reste exacte ; les frontières de cet État

sont bien définies : il semble même qu'elles n'ont jamais été aussi absolument reconnues, de même que l'intégrité de son territoire et que la souveraineté de son Sultan que depuis que ces trois facteurs ont été progressivement réduits et diminués ; l'État est même devenu un Empire.

Mais le Maroc n'a pas toujours été un Empire ; il n'a même pas toujours été un État et surtout il n'a pas toujours été musulman. Comme Empire et même comme État si son unité extérieure est incontestable, son unité intérieure politique et administrative est loin d'être encore réalisée. Son islamisation elle-même, qui est générale depuis quelques siècles n'a pas été aussi rapide que les historiens arabes cherchent à le laisser croire et la profondeur de cette islamisation n'est pas égale dans toutes les régions. Ce qui est vrai du côté politique du Maroc, unité extérieure, multiplicité intérieure, peut se dire également au point de vue musulman. C'est bien toujours partout le même Islam, mais il est loin d'être compris et pratiqué partout de la même façon et on pourrait dire que si la religion est toujours la même, les croyances diffèrent, ainsi que les manifestations du culte. On a dit quelquefois, sous prétexte qu'ils préféraient leurs coutumes traditionnelles à la juridiction des cadis, que les Berbères n'étaient pas musulmans ; je crois que c'est une profonde erreur : ils sont musulmans et ne se sont même jamais demandé s'ils l'étaient ou non, parce qu'ils ne conçoivent pas que l'on soit autre chose à moins d'être chrétien ou juif ce qu'ils ne veulent absolument pas être : ils ne comprennent pas l'Islam, c'est possible, ils ne sont d'ailleurs pas les seuls ; ils ne pratiquent pas ; ils ne se sont jamais préoccupés de savoir s'ils croyaient ou non et le doute ne les a jamais effleurés, parce qu'ils n'y ont même jamais pensé ; en un mot, ils sont un peu comme ce paysan de France, non pas à proprement parler libre-penseur, mais n'allant pas à la messe, mal avec le curé, rechignant pour faire faire leur première communion à ses enfants, non seulement indifférent, mais

jusqu'à un certain point hostile à tout ce qui a un caractère religieux, si vous lui dites : « Vous qui n'êtes pas chrétien » il se fâchera, non pas qu'il tienne à être chrétien le moins du monde, mais parce qu'il n'avait jamais envisagé cette éventualité et que n'être pas chrétien, fût-ce mauvais chrétien, c'est toujours dans son esprit être une espèce de paria en dehors de la société dans laquelle il est né et dans laquelle il vit. Il semble donc qu'il ne faut pas se laisser aller à cette utopie du Berbère qui n'est pas musulman, pour édifier des systèmes qui ne sauraient après tout que nous créer plus d'embarras qu'autre chose. La question religieuse dans les pays musulmans grossit surtout du fait que l'on s'en occupe. Il faut être renseigné, sans doute, il faut savoir ce qui se passe, mais il est préférable d'en parler le moins possible.

Quoi qu'il en soit, avant d'être un Empire musulman, le Maroc a été un pays berbère, composé de tribus de races différentes, vivant dans une sorte d'anarchie patriarcale que l'on peut encore retrouver souvent et pratiquant les religions les plus primitives et les cultes divers apportés par les différentes populations ; plus tard les religions de Carthage et de Rome ont certainement pénétré plusieurs régions : quelques-unes ont été judaïsées d'autres plus ou moins christianisées et dans l'Islam qui y est aujourd'hui pratiqué, on peut retrouver bien des survivances auxquelles il est d'ailleurs difficile d'attribuer une origine certaine tant elles sont elles mêmes formées de cultes variés qui se sont superposés les uns aux autres en se pénétrant jusqu'à la confusion.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter l'origine des Berbères ; il serait sans doute plus exact de dire les origines. Il est en effet naturel que le Maroc par sa situation à l'extrémité Nord-Ouest de l'Afrique, très voisin de l'Europe, ait reçu des apports nombreux de populations diverses, venues de toutes les directions. On a beaucoup écrit sur les Berbères et sur leurs origines : il ne semble pas que jusqu'à présent les savants aient réussi à se mettre d'accord et parmi les hypothèses contradictoires qui

ont été émises, beaucoup sont séduisantes et vraisemblables, mais la certitude absolue n'est pas encore établie, pas plus que pour l'origine de leur langage. Les études linguistiques ont fait depuis quelques années d'immenses progrès, ainsi que celles de la phonétique. L'Institut des Hautes-Études Marocaines, poursuit ces études avec une remarquable méthode scientifique ; il n'est pas douteux que ces patientes et savantes recherches, conduites avec toutes les précisions de la technique moderne, n'arrivent à reconstituer les diverses origines des dialectes variés employés aujourd'hui par les populations berbères du Maroc et à donner en même temps, si ce n'est des certitudes sur les origines ethniques de ces populations, au moins des probabilités sur les influences qu'elles ont subies à travers les siècles : c'est ainsi que dès à présent on a le sentiment que des influences latines ou romanes se font sentir davantage dans le langage des populations du Nord et que, d'une façon générale, des étymologies sémitiques se retrouveraient dans tous les dialectes berbères, dont la syntaxe elle-même sous une forme plus primitive, se rapprocherait de la syntaxe arabe. — En attendant que toutes ces importantes recherches aient pu être mises au point, on se trouve devant deux faits incontestables : il y a au Maroc des populations berbères qui constituent même la majorité : ces populations parlent des dialectes qui ne sont pas arabes. Sans s'arrêter à la période fabuleuse, on peut retrouver dans les légendes de Neptune, premier roi de Maurétanie, de ses fils Antée et Atlas qui ne sont peut-être qu'un seul et même personnage, dans les luttes d'Antée contre Hercule qui finit par le vaincre, le souvenir de très anciennes invasions et de l'arrivée de populations étrangères. De nombreuses hypothèses ont été construites sur ces légendes, mais on n'entre à peu près dans l'histoire que 1500 ans environ avant J. C. avec la création des *Emporia* Phéniciens, sur lesquels d'ailleurs on ne sait pas grand chose. Les Phéniciens ont-ils exercé une autorité quelconque dans l'intérieur du pays,

ou se sont-ils contentés de trafiquer dans quelques villes de la côte ? personne ne saurait le dire avec certitude et la période réellement historique du Maroc ne commence que près de douze siècles plus tard avec Carthage et Rome. Cette période elle-même ne se présente évidemment pas à nous avec toutes les garanties de la vérité historique. Dans leur ensemble les faits doivent être exacts ; mais si l'on peut constater les effets, il est moins aisé de reconstituer les véritables causes, provenant souvent de multiples intérêts particuliers parfois contradictoires et qui sont historiquement présentés sous la forme de l'intérêt général.

J'ai déjà parlé à propos de la politique indigène de toutes les intrigues des berbères entre Rome et Carthage d'abord, puis entre les généraux romains, entre les Vandales et les Grecs et plus tard entre les chefs arabes. Je n'y reviendrai pas, pas plus que sur la conquête de l'Andalousie, ni sur le schisme des Kharidjites et l'hérésie des Berghouata.

C'est au milieu de la confusion causée par la résistance des Berbères à la domination arabe, qu'en 788 est arrivé au Maroc Moulay Idris ben Abdallah, descendant du Prophète. Là commence ce que l'on est convenu d'appeler l'histoire nationale du Maroc : mais en regardant les choses de près et en faisant un peu la critique de l'histoire, on se rend compte que le fameux culte de Moulay Idris, considéré comme le héros national de l'indépendance marocaine, n'est tout compte fait qu'une légende qui remonte à moins de cinq cents ans.

Tous les pays ont au moins deux histoires : la vraie, en général compliquée et assez confuse, que l'on pourrait appeler l'histoire des coulisses ; l'autre celle de la scène, arrangée, maquillée même un peu pour les besoins du présent : c'est l'histoire officielle ; le Maroc a la sienne et voici comment s'exprime l'historien classique Ahmed ben Khaled En-Naciri, qui écrivait le Kitab El-Istiqça il y a une quarantaine d'années : « Le Maroc, dit-il, ne s'est rendu indépendant qu'à l'époque d'Idris ben Abdallah, qui

l'a séparé des autres pays islamiques ». Il est facile de retrouver là le désir de flatter les prétentions au Khalifat de la dynastie régnante et d'appuyer ces prétentions sur une situation créée il y a plus de 1.000 ans par Moulay Idris, descendant du Prophète comme les Alaouites et considéré pour les besoins de la cause comme le fondateur de l'indépendance politique et religieuse du Maroc. Ainsi présenté cela semble se tenir assez bien ; mais la réalité n'est pas aussi simple et le pays lui-même qui reste dans la coulisse risque de n'être pas connu si l'on se contente d'admirer ce somptueux décor. C'est au pays que vous allez avoir à faire, c'est donc lui que je voudrais retrouver dans l'histoire.

En revoyant l'histoire du Maroc on peut être frappé de la disparition de tous les termes employés par les anciens pour désigner les tribus ; tous les vocables employés par Ptolémée, Strabon, Plin, etc... et rapportés par Tissot dans ses « Recherches sur la Géographie comparée de la Maurétanie Tingitane » n'existent plus. On a essayé de faire des rapprochements avec quelques noms d'aujourd'hui : ils me paraissent je l'avoue un peu tendancieux et un seul paraît avoir une certaine vraisemblance c'est celui qui veut retrouver dans les Djezoula ou Guezoula, du Sous, les anciens *Gaetuli* et encore je ne le garantis pas. Des noms de tribus beaucoup moins anciennes, tels que Haskoura, Hazmira, Berghouata et bien d'autres ont également disparu. Les trois principaux groupement auxquels peuvent se rattacher presque toutes les tribus berbères du Maroc sont les Maçamida ou Meçamda que l'on peut considérer comme représentant relativement les autochtones, les Cenhadja et les Zenata, venus à des époques différentes et par invasions ou infiltrations successifs.

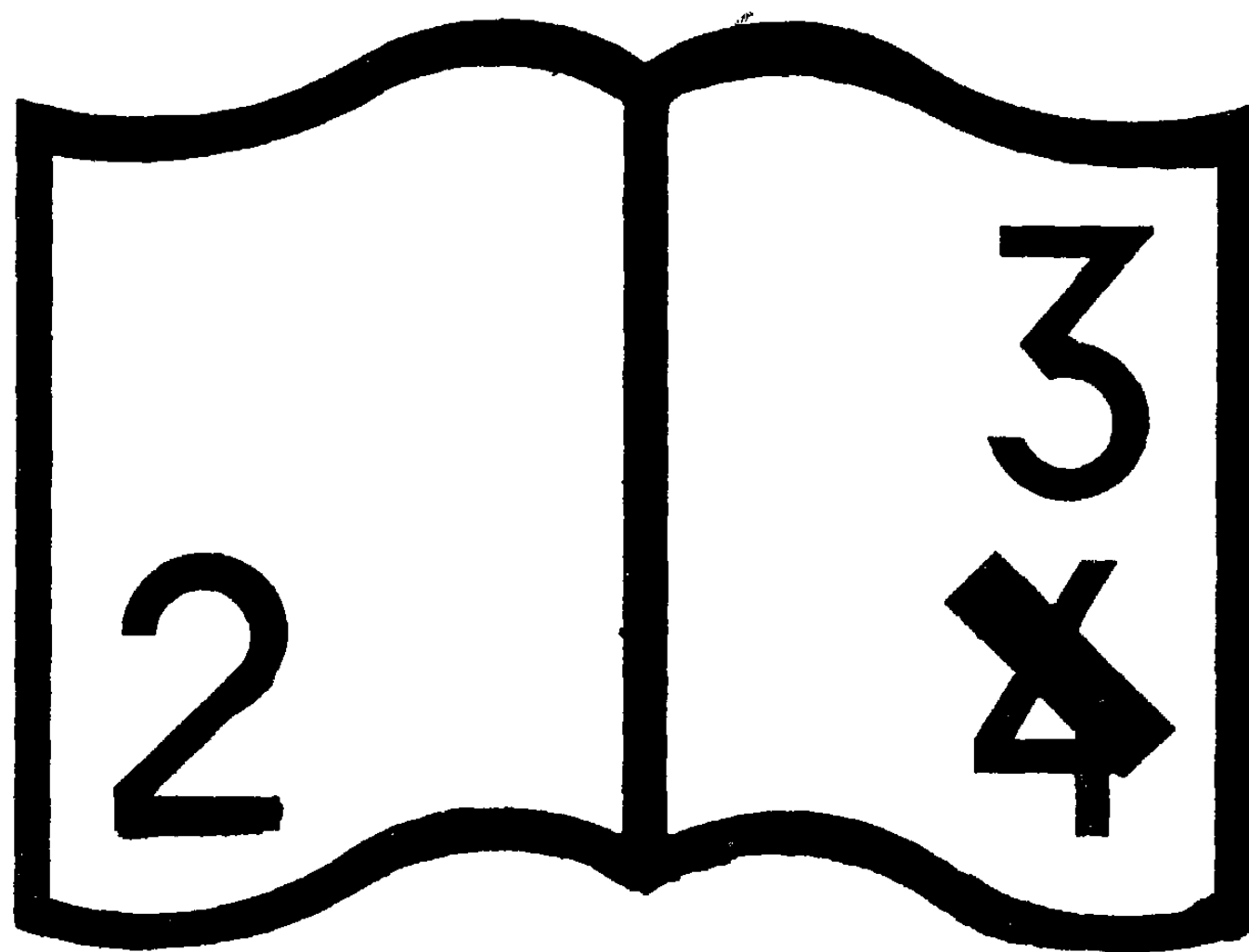
Nous savons qu'avant Moulay Idris, une religion et un royaume Berghouata avaient été fondés dans la Tamesna par Çalih ben Tarif. Les Berghouata appartenaient aux Meçamda : ils se sont maintenus pendant quatre siècles parallèlement aux Idrisites,

aux Zenata et aux Almoravides Cenhadja jusqu'au commencement des Almohades.

Bien avant et dès les premiers temps de l'Islam on trouve cette extraordinaire légende des Regraga qui seraient allés trouver le Prophète à la Mecque et en auraient rapporté la Parole de Dieu. De plus leur chef, Sidi Ouasmin, aurait été nommé par le Prophète souverain d'un royaume composé des Regraga, des Beni Dghough et des Cenhadja. Les noms des deux premières de ces tribus se retrouvent encore dans le Haouz du côté de l'oued Tensift. Quant au royaume il a disparu depuis longtemps et on n'en a même jamais parlé dans l'histoire du Maroc, pas plus que d'autres petits royaumes berbères du même genre et de la même importance qui devaient se disputer le sud du Maroc. Le nom de royaume est d'ailleurs certainement très disproportionné avec l'importance véritable de ces petits États. C'est ainsi que sur des cartes de la moitié du siècle dernier, on voyait figurer dans le Sous avec des frontières parfaitement délimitées, le Royaume de Sidi Hecham. Ce soi-disant royaume n'était pas autre chose que la zone d'influence de la Zaouïa de Sidi Ahmed ou Mousa à Iligh, près de Tiznit.

L'indépendance marocaine dont l'Istiqqa attribue l'origine à Moulay Idris, avait déjà été revendiquée par les Berbères une cinquantaine d'années avant son arrivée. En 740 les Berbères exaspérés d'être traités par les Arabes comme un butin, s'étaient révoltés et avaient proclamé calife leur chef, Maïçara El-Medaghri qui était kharidjite. Il ne s'agissait donc pas pour eux de reconnaître l'autorité d'un descendant du Prophète, mais simplement d'échapper aux exactions des Arabes et aux exigences des Califes d'Orient.

Pendant que le kharidjisme se répandait dans une grande partie du Maroc, que les Berghouata fondaient sur leur hérésie un véritable royaume, d'autres événements se passaient dans l'Islam d'Occident qui y retardaient encore l'unification du pays.



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

de Moulay Ismaïl, proclamé six fois et six fois détrôné, résolut pour en finir de mettre aux prises le *bélier blanc*, les Berbères, avec le *bouc noir*, les Bouakher. Bref le pays était retombé dans son état anarchique et tout l'effort de Sidi Mohammed, fils de Moulay Abdallah, consista à confiner les Berbères chez eux, à réduire les Bouakher et à reconstituer le Makhzen avec le guich arabe d'autrefois, augmenté des Oudaïa, des Cheraga, des Oulad Djama ; il cherchait, à défaut de mieux, à élever avec les tribus arabes du guich et de naïba, la façade officielle qui lui a permis de traiter avec les puissances européennes, d'ouvrir des ports au commerce, de régulariser les droits de douane, en un mot, ne faisant contre les régions insoumises que les expéditions nécessaires pour les empêcher de déborder, il s'est occupé surtout de créer un Maroc économique et diplomatique. Mais les Berbères s'étaient reconstitués et leurs agissements obligèrent le Sultan Moulay Sliman qui régnait au commencement du siècle dernier de faire contre eux des expéditions ; il fut d'ailleurs battu et les Berbères, voyant se former à côté d'eux un gouvernement arabe, dont ils étaient exclus, après avoir cherché à lier des intrigues avec quelques tribus arabes, finirent par se grouper sous les ordres d'un de leurs marabouts, Boubeker Amhaouch, des Aït Oumalou. C'est alors que s'est produit, en 1819, un des soulèvements les plus caractéristiques et dont l'importance au point de vue sociologique marocain, semble n'avoir pas été jusqu'à présent suffisamment mis en valeur.

Le mouvement provoqué par Boubeker Amhaouch était dirigé *contre tout ce qui parlait arabe au Maroc* et avait pour but de faire disparaître le nom du Sultan et de rétablir la suprématie berbère. Ainsi, plus de mille ans après l'arrivée au Maroc des Arabes apportant avec eux leur langue et la religion musulmane, malgré l'effort des dynasties successives et plus particulièrement des dynasties chérifiennes et des confréries, pour arabiser les tribus berbères, le langage particulier de ces tribus était encore, il y a

un siècle, une force suffisante pour les unir contre l'élément arabe considéré comme étranger et comme envahisseur.

On retrouve encore ce sentiment à une époque plus rapprochée de nous et l'auteur du Kitab El-Istiqça en racontant une expédition du Sultan Moulay El-Hasan en 1887, contre les Aït Oumalou, Cenhadja du Fazaz, dit que leurs agissements étaient causés par l'esprit de race qui les attachait étroitement à la nationalité berbère (textuellement : « ta'aççouban lil-berberiya » — Istiqça texte arabe, vol. IV, p. 274).

Ce sentiment de solidarité qui constitue une espèce de nationalisme, n'a certainement pas disparu en quarante ans.

Depuis notre arrivée au Maroc, nous avons soumis et organisé la totalité de l'ancien bled El-Makhzen c'est-à-dire le Maroc arabe officiel ; nous avons commencé à entamer l'autre assez sérieusement et nous y pénétrons progressivement ; j'ai donc pensé qu'il pouvait être utile de chercher à reconstituer dans l'histoire la lente formation du Maroc actuel, afin de pouvoir traiter chacune des régions qui le composent, conformément sans doute au principe d'unité du Protectorat, mais en tenant compte cependant de la réalité des choses.

On a dit souvent que le Maroc était un pays de traditions qu'il était important de respecter dans la mesure du possible ; mais les traditions marocaines n'ont pas toutes les mêmes origines : un grand nombre d'entre elles, plus ou moins déformées, remontent peut être à la plus haute antiquité tandis que celles que nous rencontrons les premières et qui affectent une apparence exclusivement islamique, sont peut-être les moins anciennes et les moins profondes.

Il est même possible que les très anciennes traditions d'un caractère pour ainsi dire plus national que religieux, soient, dans la pratique, les moins opposées à notre désir de mettre un ordre équitable et juste dans l'administration du pays.

Ce petit essai de synthèse historique peut se résumer ainsi :

Le Maroc est un pays berbère dont l'islamisation progressive est aujourd'hui complète, mais dont l'arabisation au point de vue de la langue, de l'administration et même de la législation est loin d'être terminée. Quoique musulmans, les berbères paraissent très attachés à leur autonomie politique et judiciaire, c'est-à-dire à leurs coutumes. Devant l'établissement d'un Makhzen presque exclusivement arabe, ils en sont pour ainsi dire revenus au stade où ils étaient dès les premiers temps de l'arrivée de l'Islam il y a plus de mille ans, c'est-à-dire qu'ils cherchent à ne pas être exploités par l'élément arabe. D'autre part, comme nous l'avons vu, cet élément arabe est devenu à peu de chose près l'élément officiel du pays, le gouvernement et il a pour but de son côté, d'étendre sur tout le territoire du Maroc, la juridiction coranique, sur laquelle il considère que son autorité est établie : en un mot il cherche à terminer l'arabisation du pays.

Il ne m'appartient pas de trancher la délicate question de savoir ce que nous avons à faire entre ces deux tendances contradictoires : je me contente des le indiquer ; mais il résulte naturellement de ce que nous venons de voir que les procédés d'administration ne sauraient être les mêmes dans toutes les régions et qu'il y a lieu, sans poser d'ailleurs aucun principe, de traiter chacune, dans la pratique, conformément à ses véritables traditions, tout en s'efforçant de les modifier dans le sens du principe supérieur de « Protectorat ».
